

Confessions d'un homme d'honneur

Vincenzo Pirrotta, LA BALLATA DELLE BALATE

Laurence Van Goethem

LE 11 AVRIL 2006, après quarante-trois ans de clandestinité, Bernardo Provenzano, chef suprême de la Mafia sicilienne, commanditaire d'une centaine d'assassinats et reconnu coupable d'une cinquantaine d'autres, est arrêté dans une cabane isolée à quelques kilomètres de son habitation de Corleone, dans la région de Palerme. Au moment de son arrestation, il avait en poche des *pizzini*, petits messages écrits à la main, qu'il utilisait pour communiquer avec ses hommes et sa famille. Il portait autour du cou trois petites croix, et est sorti de son long mutisme uniquement pour demander sa Bible – celle-ci se révéla être en réalité son outil de communication par excellence, remplie de notes et de codes cachés.

Le 26 octobre 2006 a lieu la première représentation de LA BALLATA DELLE BALATE, au théâtre Montevergini de Palerme – lieu hautement symbolique, utilisé en 1989 pour le début du Maxi-procès contre la Mafia. Écrite, mise en scène et interprétée par Vincenzo Pirrotta, la pièce raconte l'histoire d'un homme en cavale, qui, dans sa cachette, récite un rosaire où « les mystères douloureux sont ceux de la passion du Christ, et les mystères joyeux (mystères d'état) sont ceux des cinq mille victimes de Cosa Nostra »¹.

Vincenzo Pirrotta, avec Emma Dante et Davide Enia représentent le brelan d'as palermitain du nouveau théâtre italien. Ils affrontent, loin de tout cliché, le tabou de la Mafia.

Élève de Mimmo Cuticchio, Vincenzo Pirrotta est un héritier de la tradition des conteurs siciliens². Il s'inscrit dans la lignée des grands auteurs – acteurs monologuistes italiens. Auteur d'une trilogie, I TESORI DELLA ZISA (N'GNANZOÙ, histoires de mer et de pêcheurs, LA FUGA DI ENEA, LA MORTE DI GIUFÀ), il écrit aussi à quatre mains avec Peppe Lanzeta, MALALUNA (prix E.T.I. 2004), où il raconte les villes de Palerme et de Naples. En 2005, il reçoit le prix de la critique comme meilleur auteur, acteur et metteur en scène émergent, décerné par l'Associazione Nazionale Critici di Teatro.

Le travail de Pirrotta s'inscrit entre tradition et modernité. On y retrouve les racines culturelles de sa terre, la Sicile, et en même temps le développement d'une recherche et d'une expérimentation dans l'écriture textuelle et scénique.

La Mafia de Sicile (appelée Cosa Nostra) n'est pas celle de Naples (appelée Camorra) et depuis des années il n'y a plus d'amoncellement de morts dans les rues. Mais la paix relative qui existe aujourd'hui ne signifie pas que la Mafia n'existe plus ou n'opère plus. Giovanni Falcone, magistrat assassiné en 1992, affirmait au contraire que la diminution des assassinats n'était pas le signe d'un affaiblissement de Cosa Nostra, mais plutôt la preuve qu'elle s'était consolidée, ancrée dans les institutions et dans la société, qu'elle se partageait le gâteau, et donc, qu'elle était plus dangereuse.

LA BALLATA DELLE BALATE, que l'on pourrait traduire par La Ballade (ou La Chanson) des Pierres³, n'est pas un spectacle documentaire sur la Mafia mais un long poème en sicilien, cruel, qui s'achève par une nette prise de position politique. Le spectacle interprété par l'auteur est accompagné par le musicien Giovanni Parrinello (la musique est toujours interprétée en direct dans les pièces de Pirrotta).

L'inquiétante folie mystique d'un tortionnaire

La scène est dépouillée : une chambre avec une petite table, deux chaises, quelques cierges et un ostensorio. Un homme entre, il porte une couronne d'épines, et sur la poitrine une cocarde violette et noire, symboles de la congrégation des saints Joseph d'Armathie et Nicodème. Il allume un cierge.

Dans un élan mystique, souligné par les rythmes des percussions, l'homme entame une prière qu'il répétera trois fois en embrassant dévotement la croix du rosaire :

*Au nom du père et du fils et du Saint Esprit,
Oh Dieu vient me sauver, Seigneur vient vite à mon secours.
Comme il était au commencement, maintenant et toujours,
et pour les siècles des siècles*⁴

Cette prière se déclinera ensuite en cinq « mystères », cinq étapes de la Passion du Christ⁵.

L'homme, seul dans sa cachette, se remémore les processions religieuses de son enfance et récite un chapelet. Mais dans sa prière, les mystères s'alternent et finissent par former un amalgame entre la Passion du Christ et la Passion du crime. On passe, en effet, sans transition, des Mystères douloureux (par exemple, la flagellation du Christ) aux Mystères que le tortionnaire qualifie de « joyeux » : le massacre de Ciaculli (un des attentats les plus sanguinaires de la Mafia, en 1963, où sept carabiniers furent tués par une voiture piégée), ou encore l'assassinat du journaliste Mauro de Mauro (en 1970), par exemple.

Le mafieux met ainsi en parallèle le martyr de Jésus et les terribles assassinats. Il admire le sang qui a coulé du cœur de Impastato, Terranova et Boris Giuliano (tous trois victimes de la Mafia) et observe avec souffrance le sang de Jésus :

Les plaies que tu portes sur ta poitrine sont des tourments dans mon cœur.

On se trouve face à un délire où mysticisme et violence se rejoignent presque naturellement, où la haine pour les victimes de Cosa Nostra cohabite avec un amour démesuré pour le Christ. La parole de Dieu et la parole brutale de la Mafia se confondent.

Laurence Van Goethem a vécu plusieurs années en Italie dont deux en Sicile. Romaniste de formation, elle travaille actuellement à un mémoire de traduction pour le CETL (Centre européen de traduction littéraire, Bruxelles) sur l'écrivain sicilien Sebastiano Addamo. Elle est assistante à la publication de la revue *Alternatives théâtrales*.

1. Vincenzo Pirrotta, texte de présentation de la pièce LA BALLATA DELLE BALATE.

2. Il a également monté des classiques au théâtre grec de Syracuse et mis en scène, LA LUPA de Giovanni Verga et MALISH de l'auteur lituanien Ivaschevicius.

3. D'après le dictionnaire sicilien-italien Mortillaro, la *balata* – un seul « l » – est une pierre de surface plate qui sert à paver les rues (d'où le vieux proverbe « I Balati di m'Palermu sannu tutti cosi », « Les pavés de Palerme savent tout », idée que les pavés de la ville s'imprègnent de chacun de ses secrets). Le dictionnaire donne aussi un sens figuré : « se dit d'une personne que l'on supporte difficilement, et que l'on n'aime pas avoir à proximité », ce qui s'applique bien au protagoniste de la pièce.

4. Toutes les citations sont traduites en français par nous et proviennent du texte de la pièce.



La procession des Mystères du vendredi Saint à Trapani (Sicile) en 2004.
Photo Mario Amalfi.

Au fur et à mesure de la pièce, les descriptions des meurtres se font plus précises, et tout Sicilien reconnaît dans les récits de cet homme des crimes historiques :

*Elles mangeaient le bitume ces deux motocyclettes
 À côté d'eux ils se sont approchés et ont tiré
 La fin de cet été de feu nous a réjouis
 À présent le préfet ne peut plus parler* (évoquant de l'assassinat du préfet Dalla Chiesa le 3 septembre 1982).

Les insultes envers les victimes, qui l'ont « bien cherché », se répètent, et les Mystères se clôturent par une prière aux saints : « Saint Michel, Saint Gabriel et vous tous, Saints Anges de Dieu, priez pour nous » et une imprécation aux victimes : « Placido Rizzotto, Salvatore Carnevale et vous tous, syndicalistes, craignez-nous », hissant ainsi le boss mafieux à l'égal de Dieu, le père tout puissant, qu'il faut craindre et respecter.

Les origines de la Passion

Dans un deuxième temps, Pirrotta dévoile avec beaucoup de finesse les prémices de ce désir impérieux d'appartenir à une « famille », à un cercle de gens respectés.

Par contraste avec les percussions fortes et dominantes qui accompagnaient les litanies, un son d'orgue et l'*Agnus Dei* s'élève doucement. Le mafieux se signe, d'un geste très lent, se dirige vers l'autel et se met, lui aussi, à chanter l'*Agnus Dei*. Puis, après un silence, se replonge dans les sensations de son enfance, quand il fermait les yeux en entendant l'orgue de l'église d'Alcamo (petite ville de la province de Trapani) et qu'il sentait venir l'odeur du sirocco. Enfant, chaque fois qu'il entendait l'orgue, il se mettait à pleurer, comme pendant la procession du jeudi saint, et il « buvait ses propres larmes qui avalaient son visage comme les griffes des branches des citronniers ».

5. La procession des Mystères, manifestation séculaire en Sicile – datant de la domination espagnole – est une représentation de la Passion du Christ, de sa mort et de sa résurrection. Des hommes (les « *Misteri* ») renouvellent, le vendredi Saint, le drame de Jésus-Christ en une procession qui peut durer vingt-quatre heures, dans une fervente mise en scène pleine d'émotions, où le profane et le sacré se mélangent.



Vincenzo Pirrotta dans LA BALLATA DELLE BALATE, écrit et mis en scène par Vincenzo Pirrotta, le 26 octobre 2006, teatro Montevergini (Palerme).
Photo Massimo D'Aleo.

L'homme violent et cynique laisse la place à un petit garçon intimidé par les lumières, les statues et les gestes de la procession religieuse. Il observe tous les rituels : le lavement des pieds, l'exposition du Saint, les sépulcres, la veille...

Il sent « monter en lui la passion » et, impressionné par les mots prononcés par les confrères, par les salutations respectueuses qu'ils recevaient de la part de tout le village, il comprend à ce moment-là qu'il veut, lui aussi, faire partie d'une famille « d'hommes d'honneurs »⁶.

Le futur mafieux, dans ce théâtre de la religion, reste marqué à vie par le spectacle de la torture du Christ : « je regardai ces côtes martyrisées [...] ce visage ensanglanté », par le silence de l'église et les mots des prières qui y résonnaient comme « des morceaux invisibles de montagne qui tombaient », comme autant de pierres (tombales) qui meurtrissent l'inconscient.

Et tu te sens Dieu

À partir de ces commémorations des Passions qui ont rythmé son enfance, l'homme clame sa fascination pour le sang et le crime : « Christ Mon Saint Père tu as versé tant de sang ! J'ai toujours aimé le sang. Je parle du sang que *je* fais couler ». Il se souvient de ses victimes, de leur souffrance et de leur mort : « Elles tremblent et demandent pitié ! Elles pleurent et invoquent miséricorde ! Et tu te sens Dieu. »

L'assassin, parce qu'il décide du sort de l'autre, est maître de la vie de sa victime et se sent Dieu. Donner la mort devient presque un Art : « Et l'odeur du sang d'un mort tué, c'est pour moi odeur de poésie ».

On assiste à ce moment à un basculement du spectacle (que souligne les changements d'éclairage et le rythme des percussions) où le mafieux, surexcité et comme possédé, déclame des passages de l'Exode. Il n'est pas le Dieu du pardon et de la résurrection, il est

le Dieu terrible de l’Ancien testament, qui transforme l’eau des fleuves égyptiens en sang.

Une série de rituels chrétiens sont ensuite évoqués, de la consécration au confessionnal, où l’homme se souvient, en s’agenouillant au son de l’orgue – déclencheur de ses souvenirs – de son « entrée » dans la grande famille de Cosa Nostra.

En un monologue de sensations qui mêlent le feu, la lumière, Dieu, la cendre et les baisers des nouveaux « amis », les mots suffisent à créer l’émotion de la séance « d’intronisation ». Cette séance se clôt sur une *tammuriata* (danse traditionnelle) « de l’honneur » :

*À présent je suis
Un homme d’honneur
Tous à genoux vous devez me respecter [...]*

Le mot « honneur » se répète de façon anaphorique, comme un refrain obsédant, cet honneur qui est censé le rapprocher de Dieu :

*Honneur honneur honneur
Honneur mouille couvre ma tête
Honneur remplit mes poumons
Honneur me fait empereur
Honneur me rapproche de Dieu*

L’homme se tourne alors vers l’ostensoir et prend, à l’endroit où l’on conserve l’hostie, un *pizzino*, petit papier, le déplie, et lit un message que lui a vraisemblablement laissé sa femme. L’analogie avec Bernardo Provenzano (le boss arrêté en 2006) est clairement établie, puisque, chez lui aussi, on a retrouvé des messages de son épouse. La femme absente, épouse soumise et *mater dolorosa* fait son apparition ; comme un martyr, elle le compare à Jésus, car il porte lui aussi sa croix, celle de la solitude. Plus tard, il dira même qu’il s’est condamné lui-même à rester seul pour mieux s’employer à sa *mission*.

Un arbre éternellement florissant

La dernière partie du monologue est plus directement engagée. L’homme évoque l’hypocrisie des hommes politiques, qui viennent « s’agenouiller » devant lui, qui lui demandent de l’aide, sans avoir le courage d’avouer qu’ils travaillent en connivence avec la Mafia.

Ici, Vincenzo Pirrotta, à travers son personnage, expose tout haut ce que tout le monde sait : la Mafia fait partie intégrante de l’État italien, car « si un seul homme d’honneur, un seul, a pu endosser l’habit du gouvernement, de Rome, de Palerme, de Naples, de Reggio Calabria, si un seul a pu signer, proposer, voter des lois, cela signifie que la Mafia fait partie de cet État ».

Or l’Italie a condamné des politiciens pour

association mafieuse : Giulio Andreotti, par exemple, sept fois président du Conseil et trente-trois fois ministre. L’ancien chef de gouvernement et sénateur à vie était accusé par une quarantaine de « repentis » de la Mafia d’avoir été l’homme de référence de l’organisation criminelle lorsqu’il était aux affaires à Rome, notamment dans les années 70-80.

Salvatore Cuffaro, ancien gouverneur de Sicile, a démissionné en 2008 après sa condamnation à cinq ans de prison pour avoir favorisé des chefs mafieux en leur fournissant des informations réservées et pour violation du secret professionnel (les deux bénéficient cependant de l’immunité parlementaire).

La pièce de Vincenzo Pirrotta est une attaque courageuse et explicite contre la Mafia. Elle reste cependant loin de tout sectarisme moralisateur et réussit à éviter la tentative de la dénonciation pure et simple en affrontant le sujet de façon métaphorique. Elle élimine également tout « appel » autour de l’homme d’honneur, contrairement au cinéma qui tombe souvent dans ce piège, en choisissant des acteurs comme Marlon Brando ou Robert De Niro.

Après le récit emphatique d’un extrait de l’Apocalypse de Saint Jean, la pièce se termine :

*La Mafia ne peut finir...
« U Curtu »⁷ a été arrêté
« U Tratturi »⁸
Mais c’est un arbre qui fait toujours des fleurs
Maintenant il y a moi
Et après moi
Un autre aura cet honneur
Parce que c’est un arbre qui fait toujours des fleurs
Nous sommes le trésor de cette terre chaude
La chaleur qui produit la sueur
Et abreuve
Cet arbre qui fait toujours des fleurs
Qui fait toujours des fleurs
Toujours des fleurs*

Cette métaphore de l’arbre éternellement florissant rend la pièce résolument pessimiste. La Mafia est invincible pour Pirrotta, elle est même nourrie en profondeur par « cette terre chaude » qu’est la Sicile et elle en est le « trésor ».

LA BALLATA DELLE BALATE reste cependant plus proche d’une partition musicale, d’un conte. On assiste à un sortilège scénique où la poésie du texte, par ses répétitions, ses rimes, ses assonances, mêlés aux percussions, éveille l’attention et la sensibilité, alors que le sens des mots, le cynisme et le mépris pour l’humanité effraie et plonge le spectateur en enfer.

6. Alessandra Dino, dans son livre LA MAFIA DEVOTA (Editori Laterza, 2008) souligne le fait que les fêtes religieuses ont toujours été importantes pour les membres de Cosa Nostra, car elles « consolident les liens sociaux et les identités des groupes locaux, favorisent le respect des hiérarchies secrètes et des rapports de forces non déclarés. La procession devient souvent le moment et le lieu où il est possible d’afficher la puissance individuelle et familiale » (traduit par nous, p. 19).

7. « Le Porc », surnom donné à Giovanni Brusca, ancien chef de Cosa Nostra, arrêté en 1996.

8. « Le Tracteur », surnom donné à Bernardo Provenzano, arrêté en 2006.